

Desfontaines, Pierre-François Guyot (1685-1745). Lettre d'un comédien français, au sujet de "l'Histoire du théâtre italien", écrite par M. Riccoboni, dit Lelio.... 1728.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Paris le 10 Mars 1789
Monsieur le Comte de Saxe
à Paris

1789

1-247 D

LETTRE

D'UN

COMÉDIEN FRANÇOIS

AU SUJET

De l'Histoire du Théâtre Italien
écrite par M. Riccoboni, dit Lelio.

*Contenant un extrait fidele de cet
Ouvrage, avec des Remarques.*

Par M. l'abbé Desfontaines



A PARIS,

Chez } La Veuve de NOEL PISSOT, Libraire
à la descente du Pont-Neuf, à la Croix
d'or.
ALEXIS MESNIER, Libraire-Impri-
meur, rue S. Severin au Soleil d'or,
ou en sa Boutique au Palais Grand Salle,
vis-à-vis la Cour des Aydes.

M. DCC. XXVIII.

avec Approbation, & Privilège du Roy.

~~1728~~

ajouté



A V E R T I S S E M E N T.

COMME il n'y a qu'un petit nombre de Personnes, qui aient lû *l'Histoire du Théâtre Italien*, on a eû soin d'extraire ici tout ce qu'il y a de curieux dans cet Ouvrage de M. Lelio, & d'y joindre des Reflexions : enforte que ceux qui liront cette Lettre, liront tout ce qu'il faut lire dans le Livre dont il s'agit, & le liront peut-être avec un peu plus d'utilité & de plaisir.

M. Lelio aiant jugé à propos de parler peu avantageusement de nôtre Théâtre François, il étoit nécessaire de faire voir l'illusion de ses idées, & la fausseté de ses raisonnemens.

Il est étonnant que dans son Poëme *dell'arte Rappresentativa*, il ait attaqué un Comédien aussi celebre que M. Baron. On n'a pas cru devoir répondre fort sérieusement à sa critique, & dans tout le cours de cette Lettre, il sera facile de s'apercevoir, que malgré les traits qu'il a lancés contre les Auteurs & contre les Comédiens François, on n'est point du tout indisposé à son égard. S'il lui a été permis de nous censurer, il nous doit être permis de nous défendre, & même d'ufer de tems en tems du droit de reprefaille.



LETTRE
D'UN
COMÉDIEN FRANÇOIS,
AU SUJET
De l'Histoire du Théâtre Italien
écrite par M. Riccoboni,
dit Lelio.



MONSIEUR,

IL paroît depuis peu un Livre, qui
merite l'attention des François ; c'est
un Volume *in 8°*. orné de dix-huit Fi-
Aij

gures, dont M. Lelio, chef de la Troupe des Comédiens Italiens, est l'Auteur, & qui est intitulé : *Histoire du Théâtre Italien depuis la décadence de la Comédie Latine, avec une dissertation sur la Tragédie moderne.*

On y trouve des détails très intéressans, & très utiles : êtes vous curieux, par exemple, de sçavoir si le mot *Zanni*, qui est le nom qu'on donne en Italie à l'Arlequin & au Scapin, vient du mot latin *Sannio*, qui veut dire un plaisant, un bouffon, ou de *Gianni*, parce que le premier Arlequin s'appeloit peut-être *Jean* ? L'Auteur approfondit cette question importante, il épuise la matière, & prouve doctement & très au long, que *Zanni* vient de *Sannio* & non de *Gianni*, comme Menage l'a crû sur la foi d'un Erudit Ultramontain. Cette première dissertation charme tous les Souscripteurs, & les in-damnise surabondamment.

Mais êtes-vous malheureusement prévenu contre le Théâtre d'Italie, & avez-vous dans l'esprit que les Italiens

n'ont ni Tragédies⁷, ni Comédies, comme d'Aubignac l'a imprudemment avancé ? Le Livre dont il s'agit vous guérira parfaitement de cette injuste & ridicule prévention. M. Lelio, persuadé qu'une mauvaise piece est toujours une piece, accable le pauvre d'Aubignac, en lui jettant à la tête plus de cinq cens Tragédies ou Comédies Italiennes, dont l'utile & commode énumération, graces à M. Maffei, tient la moitié du Livre ; car vous sçavez que le Marquis Scipione Maffei, bel-esprit d'Italie, a pris la peine de recueillir en trois gros Volumes *in fol.* toutes les anciennes Tragédies Italiennes. (Source féconde pour M. Lelio, qui a jugé à propos d'en inserer tous les titres dans son Livre, afin de le rendre plus agréable & plus instructif, sans parler du secours qu'il a tiré de la *Dramaturgia* de Leone Allacci.) Cette liste alphabetique ainsi placée au milieu d'un petit Volume, dont elle absorbe la moitié, produit un effet admirable. Pour faire un digne paroli à un si magnifique dénombrement

ment, ne sera-t'il point permis aux François d'avoir recours aux Tragédies de leurs Colleges, & aux Farces de leurs Charlatans ?

L'Auteur vante preferablement à toutes les autres pieces, la *Sophonisbe* du Triffino, la *Rosmonde* du Ruccellai, & la *Merope* du Marquis Maffei. On connoît en France ces Pieces, & sur tout la *Merope*, traduite en nôtre Langue, & imprimée à Paris il y a quelques années : Or cette *Merope*, comme vous sçavez, MONSIEUR, nous a parû une Tragédie pitoïable, sans jugement & sans esprit, où le plat, le fade, le bas, l'insipide, le trivial, le bizarre dominant tour à tour. Que nous sommes heureux, que M. Lelio veuille bien redresser nos jugemens, & nous découvrir tout le merite de cette excellente Tragédie ! Nous avons le goût bien dépravé, lorsque nous comparions cette belle *Merope* aux Pieces de Hardi & de du Ryer, & la *Sophonisbe*, la *Rosmonde* &c. aux Tragédies de nôtre Théâtre du seizième siècle, telles que

9

l'Antigone, la Porcie, & la Bradamante de Garnier.

A l'égard des Comedies Italiennes, il faut convenir que nous n'en avons point jusqu'ici connu le merite, quelque soin qu'ait pris M. Lelio de nous donner les meilleures sur son Théâtre. Mais ce qu'il n'a pû faire comme Acteur, il le fait ici comme Auteur; il nous persuade en général, qu'il n'y a ni platitude, ni extravagance dans le *Samson*, dans l'*Arlequin Perroquet*, dans l'*Arlequin muet par crainte*, dans la *Maison à deux portes*, dans la *Vie est un songe* &c. Les beautez délicates de ces Ouvrages brillans nous avoient échappé. Nous en jugerons désormais autrement, & éclairer par le Livre de M. Lelio, nous ne traiterons plus toutes les Pièces Italiennes de sottises pueriles, & de polissonneries extravagantes.

Que les Auteurs François cessent donc de travailler en leur langue pour le Théâtre Italien. Ce Théâtre désormais se soutiendra bien sans eux : le

(a) *Timon Misanthrope*, (b) *l'Isle des Esclaves*, *la Surprise de l'Amour*, *la Double Inconstance* &c. n'ont été jouées par Messieurs les Italiens, que par pure complaisance pour nôtre mauvais goût ; mais nos yeux sont apreset de-fillez ; le Public ne voudra plus de-formais qu'ils representent d'autres Pieces que leurs Chef-d'œuvres Comiques d'Italie : déjà toute la Troupe des Comédiens François en'pâlit, & prévoit que son Théâtre va déchoir, sur tout depuis la critique judicieuse que M. Lelio a faite de leurs meilleures Pieces.

Rassurons nous ; il y aura toujours des esprits pervers, qui croupiront dans leurs honteux préjugés à l'égard de la Comédie Italienne, & que les démonstrations de nôtre Auteur ne frapperont point. Moliere, Renard, & Dancourt ont malheureusement une réputation trop bien établie. Les François se piquent mal-à-propos d'avoir trop de goût, & se flattent d'une trop grande

(a) Célèbre Comedie de M. de Lisle.

(b) Excellentes Pieces de M. de Marivaux.

supériorité de raison dans les Ouvrages d'esprit ; les beaux esprits délicats, les raisonneurs seront toujours les adversaires de M. Lelio, de son Théâtre, & de son Livre.

Mais qu'opposeront-ils aux éloges qu'il donne à Martelli & à Gravina ? Diront-ils qu'ils ne les connoissent point, & que le suffrage d'un Italien qui vante la *Merope*, qu'ils connoissent, n'est pas d'un assez grand poids, pour faire croire sur sa parole, que ces Pièces sont aussi bonnes qu'il le dit ? Mauvaise défaite : Pour les confondre, nôtre Auteur zélé fera encore imprimer à Paris, ces Pièces Italiennes, avec la traduction à côté, & si elles ne sont pas plus goûtées que la *Merope*, ce sera nôtre faute ; si nous nous moquons de son entreprise, on nous répondra hautement, comme on le dit quelquefois en particulier, que Messieurs les François n'ont point de goût.

Quelque excellentes que soient les Tragedies Italiennes, comme on n'en peut douter, depuis que le Livre de

M. Lelio a parû , cependant si on en croit un autre Italien (c'est le sieur Paul Rolli) dans son (c) *Examen de l'Essai sur la Poésie épique de M. de Voltaire*, les Comédies Italiennes valent beaucoup mieux que les Tragedies. *Au regard des Pièces Comiques*, dit-il, *l'Italie en a un plus grand nombre, & qui valent mieux, que nos pièces Tragiques.* Voilà un aveu admirable, & qui nous donne lieu de former un jugement sûr par rapport à toutes les Tragedies d'Italie : car nous connoissons assurément les Comédies Italiennes, graces à M. Lelio ; & cependant ces Comédies valent encore mieux, que les Tragedies Italiennes. Ce M. Rolli, qui fait briller en Angleterre la même capacité & le même zele que M. Riccoboni fait paroître en France, ne ressemble pas à des Seigneurs Italiens que j'ai connu à Paris : ils avoient si peu de goût, qu'ils ne pouvoient comprendre comment les François accoutu-

[c] *Examen de l'essai &c.* publié en François par l'Abbé Antonini, & imprimé à Paris chez Rollin 1728.

mez , selon eux , à un Théâtre régulier ; ingénieux & délicat , pouvoient soutenir la representation d'une piece Italienne.

La premiere partie de l'Ouvrage de M. Lelio , qui est celle que j'examine ici , contient encore bien d'autres choses curieuses & utiles. Elle nous apprend par exemple , que la Comédie des Italiens , ne doit point s'appeler en latin , *Comedia* , mais *Histrionatus ars* ; c'est-à-dire , que de l'aveu de l'Auteur , les Comédiens d'Italie ne font point à proprement parler des Comédiens , mais des Farceurs , des Bateleurs , des Bouffons publics : ils descendent selon lui en ligne directe des Mimes , & des Pantomimes de l'ancienne Rome , & leurs Pieces sont les *Fabula Atellanae* si célèbres dans l'antiquité.

N'attendez pas que M. Lelio prenne la peine de vous prouver une vérité si incontestable. Il y avoit des *Histrions* sous le Roi Théodoric ; S. Thomas appelle les Comédiens de son tems des *Histrions* ; cela suffit & prouve in-

vinciblement l'antiquité & la noblesse de la Comédie Italienne.

Ces Histrions qui *subsistoient encore en l'an 560. sous le regne de Théodoric*, étoient apparemment les délices des Parterres Lombards, Gothiques, & Visigotiques; ils se conserverent même dans l'éclat de leur première origine jusqu'à S. Thomas, puisqu'il n'appelle jamais les Comédiens de son tems *Comedi*, mais *Histrionis*. Cependant ils étoient Chrétiens alors, & vous pouvez croire, qu'ils sçavoient trop bien les devoirs de leur Religion, comme les sçavent tous les Comédiens, pour imiter les postures scandaleuses de leurs joyeux Ancêtres: la reflexion est de M. Lelio. Aussi S. Thomas décide-t'il, que leur profession consolante n'a rien d'illicite: *Officium Histrionum, quod ordinatur ad solatium hominibus exhibendum, non est secundum se illicitum*, & S. Antonin ajoute: *De illa arte vivere non est prohibitum*.

Ne croiez pas s'il vous plaît, que j'aie lû dans S. Thomas & dans S. An-

Enfin les deux beaux passages que je viens de citer : il n'appartient pas à un Comédien de toucher à des Livres si respectables ; c'est pourtant de celui de M. Riccoboni que j'ai tiré ces citations ; sur quoi il me sera permis de faire cette réflexion : si ces Saints Docteurs ont été si favorables aux *Hyst. ions*, l'auroient ils esté moins à nous autres Comédiens François, vrais successeurs des Roscius & des autres Acteurs de la Comédie Latine ?

Mais pourquoi s'étonner que la scène Italienne ait trouvé dans S. Thomas & dans S. Antonin des Caluistes si favorables ? S. Charle Borromée, dit notre Auteur, faisoit examiner toutes les Comédies de son tems qui se jouoient sur le Théâtre de Milan, & lorsqu'il ne se trouvoit rien dans la Piece qui pût corrompre l'innocence de la jeunesse, le S. Cardinal y donnoit son aprobation & signoit les Canevas de sa main. L'Auteur assure avoir vû autrefois une vieille Comédienne, appelée sur le Théâtre *Lavinia*, qui dans la succession de son

pere, avoit trouvé un grand nombre de ces Canevas, signés de la main de S. Charle : il cite encore un autre témoin du même fait; c'est *Agatha Calderoni*, grand'Mere de Mademoiselle *Flaminia*, épouse de l'Auteur. On ne peut soupçonner le SaintPrélat de morale relâchée : ce qui seroit extrêmement curieux, seroit de voir les Canevas approuvez & signez de sa main; on jugeroit plus précisément jusqu'où il portoit la tolerance.

C'est une chose encore très curieuse que l'explication étymologique que l'Auteur donne du mot *Lazzi*. Tout le monde sçait, que ce que les Italiens appellent *Lazzi*, sont certaines badineries polissonnes d'Arlequin: *Lazzi*, dit-il, est la même chose en langage Lombard que *Lacci*, mot Toscan qui veut dire *Liens* : Or selon lui, Arlequin par ses differens *Lazzi* ou *Lacci*, lie l'action de la scène. Quand Arlequin par exemple fait semblant d'aller à la chasse des mouches, ou de coudre sa bouche avec du fil, ces charmantes puerilitez
servent

servent effectivement beaucoup à lier l'action de la Piece. Pour moi j'imagine encore une autre étymologie; comme *Lazzi* veut dire *Liens*, je dis que les *Lazzi* d'Arlequin sont les liens qui attachent le vulgaire imbecille au Théâtre Italien. Je ne sçai si M. Lelio fera de mon sentiment.

Voilà, MONSIEUR, à peu-près la substance de tout ce que M. Lelio nous dit au sujet du *Théâtre Italien*, & c'est ainsi qu'il remplit sagement le titre curieux de son Livre.

Vous jugez bien qu'un Italien, qui fait tant de cas de son Théâtre, n'est pas fort prévenu en faveur du nôtre, aussi entreprend-t'il dans la seconde partie de son Livre, de rabaisser le plus qu'il peut toutes nos Tragédies: "just-
 „ qu'à présent, dit-il, les Italiens n'ont
 „ pas encore décidé sur la forme d'une
 „ Tragédie qui puisse convenir à nos
 „ tems, & à nos mœurs: la forme des
 „ Tragédies Françoises n'est pas de leur
 „ goût." C'est-à-dire, selon M. Lelio, que les Italiens ne goûtent ni Corneille,

ni Racine. Vous allez croire peut-être, que l'Auteur veut ici se moquer de ses Compatriotes, & nous faire regarder la Nation, dont il témoigne dans son Livre qu'il est peu content, comme un peuple de gens grossiers ou bizarres. Point du tout : il est très prévenu en faveur de sa Patrie, & il justifie à merveille le dégoût des Italiens pour la Tragédie Françoise.

J'ai ouï-dire à ce sujet à des François blessez du Livre de M. Lelio, que les Italiens méprisoient ordinairement tout ce qu'ils ne pouvoient faire : ils méprisent, par exemple, nôtre Musique, disoient-ils, parce qu'ils n'y entendent rien, & qu'il leur est impossible de l'exécuter avec cette délicatesse, cette netteté & cette précision que nous exigeons ; nôtre chant leur paroît insipide, parce qu'il est naturel & expressif, & que tout ce qui est naturel ne l'est point pour eux : Or, ajoûtoient-ils, comme ils méprisent aussi nôtre Théâtre, il est à croire que les bonnes gens n'y entendent rien : au moins à en juger

par les raisonnemens de leur dernier panegyriste , ils n'ont pas beaucoup de lumieres sur cette partie des belles Lettres. C'est ainsi que parloient ces François présomptueux , & je ne fais que rapporter leur discours , sans pretendre leur donner mon suffrage.

Ils disoient encore plusieurs autres choses en faveur de la Nation Françoise , qui sans doute ne seront pas du goût de M. Lelio , ou du moins n'auront pas son entiere approbation. Tout ce que je vais vous dire dans la suite de cette Lettre , n'est que l'expression de leurs idées , dont je vous fais part.

Les François , selon eux , étoient les seuls Auteurs de la Tragédie moderne , fort superieure à celle des Grecs , & des Latins , où il y avoit peu de génie , & peu d'art , quoique nous leur soions d'ailleurs redevables de certains principes , & de quelques modeles pour les coups de Théâtre & les situations , & qu'il soit vrai de dire que sans eux nous n'aurions pas été si loin. Nous avons aboli les chœurs , comme une chose

inutile, & peu vrai-semblable : Nous nous substitués à ces chœurs & à leurs prophètes, des confidens (invention naturelle & utile) qui soutiennent la scène, qui donnent lieu au dialogue, qui facilitent l'action, & font sortir les caractères : au lieu que les Anciens étoient obligés d'ennuyer les Spectateurs par de longs monologues, qui étoient souvent de pitoiables déclamations. Par le moyen des confidens, on apprend naturellement tout ce qui se passe dans le cœur des héros de la pièce. Ces confidens même servent souvent à l'action, comme Narcisse dans la Tragedie de *Britannicus*, & Enone dans celle de *Phedre*.

Cependant nôtre Italien blâme l'introduction des confidens : Pourquoi ? il n'en dit pas la raison : car est-ce une raison de dire que ces confidens ont été empruntez des Romains ? Qu'importe d'où on les ait empruntez ? Il est vrai qu'il y a des confidens dans plusieurs Romains : mais n'y en a-t'il pas aussi dans les Poèmes Epiques ? Anne sœur

de Didon n'est-elle pas une confidente dans l'Eneïde? Patrocle dans l'Iliade, n'est-il pas un confident? Mentor, dans le *Telemaque*, n'a-t'il pas ce caractère? Les confidens sont si utiles dans les Poëmes, qu'Homere & Virgile ont érigé les chevaux mêmes en confidens, s'il est permis de parler ainsi; puisque dans l'Iliade & dans l'Eneïde les heros ne font point difficulté de s'entretenir avec leurs chevaux: c'est que le dialogue plaît toujours par lui-même, ou du moins plaît beaucoup davantage qu'un froid monologue, ou que les vains discours d'un Coriphée sententieux & déclamateur. Nos confidens donnent lieu à des scènes admirables, telles que celle de Pirrus & de Phoenix dans l'*Andromaque*, & plusieurs autres encore qu'on pourroit citer. Au reste on ne trouve pas des confidens dans toutes nos Tragedies: cela dépend du plan & du canevas de la pièce. Il y a des sujets heureux, & de très-beaux plans qui en demandent, & il y en a qui s'en peuvent passer. On ne voit point

de confidens dans l'*Athalie* de Racine, ni dans l'*Inès de Castro* de M. de la Motte. Que ce soit une perfection, lors qu'il n'y en a point, à la bonne heure : mais que ce ne soit pas un défaut, lors qu'il y en a.

Si l'on en croit nôtre Italien, nous ne gardons ni regle, ni vrai-semblance dans nos Tragédies ; nous n'y observons, ni l'unité de lieu, ni l'unité de tems, ni l'unité d'action. Voilà une censure bien hardie, & des reproches qui nous accablent, s'ils sont fondez, mais s'ils ne le sont pas, qui feront peu d'honneur au discernement & à l'équité de leur Auteur. Il a remarqué dans quelques unes de nos Tragédies estimées, quelque chose qui semble en effet pécher contre ces unitez ; c'en est assez pour conclure, que nous foulons aux pieds les Loix fondamentales du Théâtre. Mais nous savons aussi bien que lui, en quoi certaines pièces qu'il censure, sont défectueuses. Il y a longtemps que nous avons remarqué, qu'il y avoit une duplicité de lieu dans la Tra-

gedie de *Cinna* de P. Corneille : mais ce n'est qu'une duplicité de lieu particulier, laquelle est permise, & ne blesse point la vraisemblance. Après le conseil tenu dans l'appartement d'Auguste, Cinna & Maxime n'y peuvent-ils pas rester seuls, pour s'entretenir confidemment de leurs mauvais desseins ? Ne parle-t'on jamais contre les interests des Princes dans leurs antichambres ? Cela est même sauvé par ce que dit l'un d'eux en finissant la scène :

Ami, dans ce Palais on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence,
Dans ce lieu si mal-propre à nôtre confidence,

Après tout, si c'est-là un défaut, nous n'avons qu'à construire des Théâtres à peu près semblables à ce Théâtre Olympique de Vicenze, dont l'Auteur nous a tracé le dessein dans son Livre, & ce défaut s'évanouïra.

On conviendra avec nôtre Critique, que l'unité de tems souffre quelque atteinte dans l'*Horace* du même P. Corneille. Il n'est pas en effet fort vraisemblable qu'il se passe tant d'événements

mens en un jour ; mais c'est-là une légère tache , éfacée par les beautés admirables de la pièce. A l'égard du *Cid*, après la critique que l'Académie Française en a faite , il est aussi ridicule de la censurer aujourd'hui , qu'il le seroit de prétendre la justifier ; mais ce qui l'est beaucoup plus , est de trouver , comme fait nôtre Critique , une duplicité d'action dans *Mithridate* , & dans *Andromaque*. Quelle est , demande-t'il , l'action de la pièce de *Mithridate* ? Il est aisé de lui répondre que c'est la mort de Mithridate avec toutes les circonstances , causée par sa jalousie aveugle ; ou si l'on veut , la jalousie de Mithridate punie. Y a-t'il la moindre objection raisonnable à faire sur cet article ? A l'égard de l'*Andromaque* , l'Auteur n'est pas plus heureux dans sa critique. L'épisode d'Oreste & d'Hermione tient étroitement au sujet principal ; il sert à l'action , il l'embellit , il la suspend d'une manière vive , agréable , & touchante. Enfin cette pièce est si défectueuse , que Messieurs les Italiens , malgré leur antipatie

tipatie pour nôtre mauvais Théâtre ;
ont pris la peine de la traduire en leur
langue , & de la representer dans leur
Pais , & une fois à Paris.

Après tout , on pardonneroit ces re-
marques critiques à nôtre Censeur ,
s'il n'y joignoit pas un certain mépris
Italien qui déplaît. A l'entendre ,
nous puifons le goût de nos Tragé-
dies dans celui des Romans. « La
» vraisemblance (dit-il) n'est guere
» observée par les Tragiques François.
» Ils prêtent à tous les Heros de leurs
» Tragédies , la même galanterie , les
» mêmes sentimens qu'ils ont puisé
» dans les Romans , fans s'embarasser
» si ces Heros auroient adopté une telle
» façon d'aimer , & si elle s'accor-
» mode au caractere , que l'Histoire ,
» ou la Fable leur ont donné.

Il faut demander à M. Lelio , si dans
tous les pais du monde , les hommes ,
même les plus grands hommes , ne
sont pas portez à l'amour , & si la sub-
stance de cette passion n'est pas en tous
lieux la même. Il est vrai que les Bar-

baires l'exercent un peu autrement que les Nations polies. Mais voudroit-il qu'on mit sur la scène un amour brutal & grossier ? Après tout, il y a dans la façon d'aimer certaines différences que nous observons. Achille aime autrement dans *Iphigénie* de Racine, que Pirrus dans son *Andromaque*. Roxanne dans *Bajazet* est autrement amoureuse que Phédre. Hippolite n'aime pas comme Mithridate, ni Titus comme Alexandre. La critique de M. Lelio sur ce point est donc tout à fait chimerique. Il est lui-même obligé de convenir que Corneille & Racine ont observé ordinairement ces différences, qui dépendent du caractère des personnages. Si quelques autres Poètes François ont manqué en ce point nous les lui abandonnons. Est-ce par les pièces de nos mauvais Poètes, qu'on doit juger du Théâtre François ?

Mais ce qu'on auroit peine à croire, est qu'il prétend qu'il n'y a point de caractères dans nos Tragédies. » La plupart des gens (dit-il) trouvent des

» caractères , où il n'y en eût jamais.
 » Y en a-t'il dans *le Cid* , si l'on en ex-
 » cepte le caractère du Comte de Gor-
 » mas ? Dans *Rodogune* , en voit-on
 » d'autre que celui de Cleopatre ? En
 » peut-on trouver dans *Titus & Bere-*
 » *nice* ? Enfin dans les *Horaces* , je ne
 » vois que deux caractères marquez ,
 » celui d'Horace , & celui de Curiace ;
 » & dans *Cinna* , ceux d'Auguste &
 » d'Emilie.

Sans entrer dans un trop grand dé-
 tail , on répond à M. Lelio , que tout
 ce qu'il avance en cet endroit n'a au-
 cune justesse. Quoi ! dans *le Cid* , D.
 Diege , Rodrigue , Chimene , n'ont
 point de caractère ? Quoi ! Titus n'est
 pas un Prince tendre & passionné , &
 en même tems un Prince sage , & maî-
 tre de sa passion ? Dans *Horace* , Camille
 n'est-elle pas une fille d'un naturel ar-
 dent , qui préfere son amour à tout ,
 même à la gloire de sa patrie ? *Cinna*
 n'est-il pas un homme foible , qui , quoi
 que courageux , est prêt de sacrifier tous
 ses devoirs à l'excès de sa passion pour

Emilie ? Voilà assurément des caractères , ou bien il n'y en eut jamais. Cependant , dit nôtre Critique , nous n'observons point les caractères. » Cesar, selon » lui, Alexandre, Pompée, Mithridate, » Auguste, Achille, semblent tous nez » sous un même climat , & élevez dans » les mêmes maximes. » Est-il possible qu'un homme qui paroît avoir lû avec réflexion nos Tragédies , s'abandonne à de pareilles idées , dont la fausseté est si sensible ? Dans laquelle de nos Tragédies Cesar est-il peint comme Alexandre , Auguste comme Achille , & Pompée comme Mithridate ? D'ailleurs l'Auteur a-t'il fait attention qu'il n'y a que certains genres de caractères , que l'on puisse raisonnablement exposer sur le Théâtre , parce que tout ce qui blesse le bon sens & les mœurs , en doit être banni ?

Ce qu'il y a de plus sensé dans tout ce que dit à ce sujet M. Lelio , est la réflexion qui termine cette Critique injuste. » Je ne prétens pas (dit-il) » donner pour une décision , ce que je

» viens de dire des caracteres de ces
 » différentes piéces : Je rends compte
 » simplement de l'impression qu'ils
 » m'ont faite. « Il faut apparemment
 que nôtre Italien ait les organes dis-
 poséz d'une façon singuliere, puisqu'il
 assure avoir senti ce qu'il dit. « Je n'ai
 » pas prétendu (poursuit-il) critiquer
 » ces Tragédies, où je trouve un si pe-
 » tit nombre de caracteres. Il n'est pas
 » necessaire, pour qu'une Tragédie soit
 » bonne, qu'il y ait un grand nombre
 » de caracteres marquez. Quand l'ac-
 » tion est simple, & qu'elle ne roule
 » que sur un ou deux personages, il suf-
 » fit que leur caractere soit soutenu &
 » marqué ; ainsi dans *Rodogune*, le ca-
 » ractere de Cleopatre suffit à la piéce.
 M. Lelio, de son propre aveu, a donc
 perdu des paroles, & a barboüillé du
 papier inutilement.

Mais voici encore une autre sorte de
 critique de nôtre Auteur. Nous bles-
 sons, selon lui, la vrai-semblance, en
 ce que nous prêtons à nos Heros dans
 les transports de la plus violente passion,

les sentimens de la Metaphysique la plus raffinée. » Dans le moment (dit-il) » que la déplorable situation d'un Héros vous touche le cœur, il sort de la » bouche de ce Héros furieux & desespéré, une maxime si élevée, ou une » sentence si étrange, & si peu attendue, qu'elle fait diversion au sentiment du cœur, en attirant toute l'attention de l'esprit. Lisez dans Corneille le discours d'Oedipe à Dirce, lorsqu'il est reconnu pour fils de cette même Jocaste qu'il avoit épousée, on verra que pour exprimer la situation dans laquelle il se trouve, il emploie de si belles pensées & si élevées, qu'elles lui attirent des applaudissemens, mais qu'elles affoiblissent en même tems la compassion. Dans la Tragédie de la Mort de Pompée, il n'y a que Cornélie qui puisse remuer les passions, & toucher le cœur: Cependant les grands sentimens qu'elle prodigue non-seulement à César, mais encore aux cendres de Pompée, ne sont capables que de remuer l'es-

» prit, & non-pas le cœur; les spec-
 » tateurs, au lieu de s'attendrir, ne
 » font qu'admirer, &c.

Si Oedipe & Cornélie faisoient des lamentations triviales, & declamoient du verbiage, cela plairoit sans doute à nôtre Italien, accoûtumé aux discours bourgeois & insipides, & à la pesanteur ennuyeuse de son Tragique. Mais les François sont persuadés que ce n'est pas la peine de faire parler un Heros, pour lui faire dire des choses communes, telles qu'on en entend dire tous les jours dans les accidens ordinaires de la vie. Qu'elle est cette *Metaphysique raffinée*, que le Critique reproche à nos Tragiques? Je la cherche en vain dans les Pièces de Corneille & Racine. Je trouve, il est vray, quelquefois un peu trop d'esprit dans Corneille. Mais comme on suppose dans une Tragedie, que le Heros parle en vers, je croi aussi qu'on peut supposer que tout ce qu'il dit est pensé & medité. Si un Heros dit des choses communes, & s'exprime comme nous nous exprimons naturel-

lement tous les jours , ce n'est plus un Heros , c'est un homme ordinaire, qui n'a que du bon sens : son discours nous ennuie , nous glace : il a beau s'animer, crier , s'emporter , comme font les Italiens dans leur Tragique , & faire même des gestes expressifs conformes à la situation : nous voulons outre cela, qu'il parle bien , & que tout ce qu'il dit soit élevé , noble , & même spirituel , enforte que dans le temps que nous sommes émus par la situation , nôtre esprit soit frappé par la beauté du discours. L'un ne nuit jamais à l'autre , à moins que le Poëte ne s'avise de subtiliser ridiculement , & de prêter à ses Heros des sentimens desavoiez par la nature , des pensées bizarres , & des antitheses affectées.

» On voit souvent , dit M. Lelio, chez
 » les Tragiques François , les Heros,
 » & leurs confidens , les femmes &
 » leurs enfans, parler le même langage,
 » & sur tout debiter des maximes &
 » des sentences avec la même pompe.
 Voilà encore une remarque vaine : on

défie le Critique de faire voir que cela arrive *souvent* à nos Tragiques, & de trouver le sujet de ce reproche dans aucune des Pièces de Racine, ni dans les bonnes de P. Corneille. On le défie encore d'en montrer la moindre trace dans les Tragédies de Messieurs Crebillon & Voltaire. Nous le prions instamment de nous dire, où il a trouvé le fondement de cette frivole objection.

Enfin voilà M. Lelio qui nous reproche les *Concetti*. Selon lui tous les gens de Lettres de sa Nation les desavoient : comme si tous les Auteurs d'Italie, qui les employent avec tant de complaisance, & qui courent sans cesse après l'antithèse, n'étoient pas *Gens de Lettres*. Nous ne pouvons juger du goût d'Italie, dans les ouvrages d'esprit, que par ces ouvrages mêmes que nous avons entre les mains. Or peut on desavoier qu'il n'y ait une infinité de *Concetti*, non-seulement dans le Marin, & dans l'Arioste, mais encore dans le Tasse, qui est pourtant en cela beaucoup plus retenu. Ce qui me rappelle le souvenir

d'une Lettre de M. Fontanini au Marquis Orsi , où cet Auteur voulant justifier les Italiens des *Concetti* qu'on leur reproche , en laisse échaper lui-même plusieurs sans y penser. On n'accusera point M. Lelio de cette bévûe. Mais enfin le goût Italien est changé; ce ne sont plus les Italiens , ce sont les François qui donnent dans le *Concetto*. Quel triomphe pour nôtre Critique ! Il en a effectivement remarqué un dans l'*Andromaque* de Racine , qu'on lui passe ; c'est lorsque Pirrus dit :

Je souffre tous les maux que j'ai faits devant
Troye :

Vaincu , chargé de fers , de regrets consumé ,
Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Mais il n'en est pas de même de cet
autre vers de Phédre.

Le flot qui l'apporta recule épouventé.

Ce vers seroit peut-être mieux placé dans un Poëme épique : il forme une image trop pompeuse , & Theramene , pénétré de douleur , devoit s'exprimer plus simplement ; enfin le vers est trop

beau : mais après tout , ce n'est point là ce qu'on appelle un *Concetto* , qui est toujours une antithèse recherchée , ou une subtilité de pensée & d'expression.

M. Lelio attaque jusqu'à la maniere dont nous habillons nos Acteurs ; il trouve étrange que nous mettions sur la tête d'Achille & de Cesar un chapeau avec un bouquet de plume. « Les » étrangers , dit-il , qui ne sont pas ac- » coutumés à voir les Heros ainsi tra- » vestis , ne peuvent s'empêcher de les » appeller M^r. Cesar , & M^r. Achille. » Voilà ce qui s'appelle de la bonne plaisanterie. Effectivement l'habillement que nous donnons sur le Théâtre aux Heros Grecs & Latins , ressemble tout à fait à l'habillement moderne des François. Il est vrai pourtant que le casque conviendrait mieux que le chapeau : mais cela est peu digne de critique. Si on vouloit habiller sur le Théâtre les Romains tels qu'ils l'étoient autrefois , il leur faudroit donner la *Pretexte* & le *Laticlave* , & les faire paroître la tête razée & nuë.

Mais il faut voir la conclusion honnête & polie de cette seconde partie de l'Ouvrage de M. Lelio. Voici ses paroles. « Ne blâmons pas les Tragiques » François : plaignons – les plutôt de » n'avoir pû plaire à leurs Spectateurs , » qu'en leur peignant l'amour & la ja- » lousie. C'est à cette seule cause que » nous devons attribuer les fautes que » nous avons remarquées dans les Ou- » vrages de leurs plus grands Maîtres , » d'avoir manqué à l'unité de lieu, com- » me dans *Cinna*, à l'unité d'action , » comme dans *Andromaque* , dans » *Oedipe &c.* d'avoir si fort alteré les » caractères , enfin d'avoir introduit sur » la scène tant de confidens , person- » nages toujours froids & insipides.

Que peut-on penser de ce raisonnement ? C'est parce que les François peignent l'amour & la jalousie sur leur Théâtre, qu'ils violent les regles de l'unité de lieu, de tems, & d'action : c'est parce que l'amour est le neud ordinaire de nos Tragédies, que nous mettons sur la scène d'ennuyeux confidens ,

& que nous alterons les caracteres :
 comme si , sans employer l'amour sur
 nôtre Théâtre , nous ne pouvions pas
 tomber dans tous ces défauts , & com-
 me si toutes nos Tragédies , qui ex-
 cepté un très petit nombre , roulent sur
 l'amour qui en est l'ame , étoient su-
 jetes à ces pretendus vices , qu'il nous
 reproche avec si peu de discernement
 & de lumiere.

» Je me flatte , (ajoute gravement
 » nôtre Auteur) que les Spectateurs
 » François perdront le goût d'entendre
 » ces grandes pensées qui étourdissent
 » l'esprit & font fremir le bon sens.»
 M. Lelio est-il en France ? Connoit-il
 les François ? A-t'il écrit son Livre
 à Paris ? Les Ouvrages de nos bons
 Auteurs font *fremir le bon sens* !
 Les François se piquent donc en
 vain de raison & de goût : si nous ai-
 mons à entendre ce qui fait *fremir le*
bon sens , nous en sommes donc nous
 mêmes dénuez ; nous sommes de pe-
 tits esprits , des hommes frivoles & su-
 perficiels , sujets à nous laisser éblouir

par de magnifiques sottises. M. Lelio, votre Livre ne nous changera point.

« Les François commencent déjà » (poursuit nôtre Auteur) à se revol- » ter contre les impietez, la politique » infernale & les maximes licencieu- » ses. » *Commencent déjà !* Quand avons nous commencé à goûter sur nôtre Théâtre les *impietez*, la *politique infernale*, & les *maximes licencieuses* ? En verité ne sommes nous pas bien obligés à M. Lelio de sa politesse, & du compliment qu'il nous fait sur nôtre jugement, sur nôtre bon goût, & sur nôtre bon sens, qui *commencent* à naître ?

Il termine enfin sa critique par ce trait : » Je ne me flatte point de voir la » rime exilée du Théâtre. Il faut être » François & dès sa naissance avoir l'o- » reille accoûtumée au retour de la ri- » me, pour ne pas languir à cette mo- » notonie continuelle, non-seulement » de la rime, mais de la periode, qui » remplit toujours l'espace de deux vers. » Cette forme qui ne change jamais ,

vous fait à l'esprit ce que les vagues
de la Mer vous font aux yeux : elles
vous flattent d'abord ; mais en
suite elles vous fatiguent , & vous
tournez vos regards au rivage , pour
les voir finir en se brisant.

Il faut être François , pour n'être pas blessé de la rime. En vérité voilà une plaisante maniere d'annoncer son dégoût pour elle. Est-ce que toutes les Nations d'Europe ne riment pas comme nous ? Les Poèmes de l'Arioste & du Tasse ne sont-ils pas rimez ? Camoëns ce fameux Poëte Portugais , & Milton ce celebre Poëte Anglois , n'ont-ils pas employé la rime dans leurs Poèmes ? M. Pope cet Auteur moderne , qui fait aujourd'hui tant d'honneur à l'Angleterre , n'a-t'il pas rimé sa fameuse Iliade & ses autres Poësies ? Nôtre Auteur n'a-t'il pas bonne grace de dire après cela , *qu'il faut être François pour ne pas languir à la monotonie de la rime* ? Mais où a-t'il pris que dans la versification Françoise , la periode remplit toujours l'espace de deux vers ?

Que seroit-ce qu'une versification assu-
 jetie à une pareille uniformité ? Il est
 vrai que le sens d'une periode ne finit
 jamais au milieu d'un vers : mais il est
 faux qu'il doive toujours finir au bout
 de deux vers. On pourroit citer ici des
 périodes de quatre & de six vers, pres-
 que en aussi grand nombre que des pé-
 riodes de deux vers. Quelque fois un
 seul hemistiche renferme une pensée ;
 quelque fois elle est renfermée dans un
 seul vers. L'art du Versificateur est d'y
 mêler de la variété, & de celui qui les
 recite, de faire sentir la rime le moins
 qu'il lui est possible. La rime est un pe-
 tit agrément, dont la mémoire profite
 pour s'enrichir plus aisément, & pour
 mieux retenir les idées ; mais cet agré-
 ment ne doit point être trop marqué
 par un bon Acteur. Aussi nous voions
 aujourd'hui Messieurs Baron & Quinaut,
 Mademoiselle Duclos, Mademoiselle
 le Couvreur, & tous les bons Comé-
 diens François, effacer la rime dans
 leur déclamation le plus qu'ils peuvent ;
 parce

parce que cet ornement demande d'être ménagé : C'est une beauté qui veut plutôt être aperçue & entrevue qu'être considérée. Mais on est de bonne foi , & on ne dissimule point qu'à la longue la rime devient fatigante. Qu'en peut-on conclure ? Chaque chose n'a-telle pas son inconvenient ? La Musique ennuie à la longue : faut-il pour cela la bannir ? On se lasse de bien d'autres choses , & des choses mêmes les plus désirées , qu'on ne s'avise pas pour cette raison de rejeter. La comparaison que l'Auteur fait de la rime aux vagues de la Mer , est d'un goût nouveau ; il est étonnant qu'il ne l'ait pas aussi comparée à une longue salve d'artillerie , ou au bruit continuel d'un moulin.

Voilà , MONSIEUR , à peu-près les différens discours que j'ai recueillis au sujet de l'Ouvrage de M. Lelio. Ce n'est point moi qui le refute ici : c'est le public , ou du moins un certain public. Je me suis rapellé des raisonnemens que j'ai entendu faire en différens lieux. Quoique nous autres Comé-

D

diens François, soions un peu connoisseurs dans les matieres du Théâtre, dont nous jugeons tous les jours souverainement, mais non sans appel, lorsque les Auteurs nous font l'honneur de soumettre leurs Pieces à nôtre Tribunal, cependant nous sçavons trop ce que nous devons à un illustre confrere, tel que M. Lelio, pour décrier son Livre, & pour dire tout haut qu'il ne vaut rien. M. Lelio est sçavant, & homme d'esprit ; nous ne sommes point jaloux de ces qualitez : si nous parlions mal de son Ouvrage, nos intentions seroient suspectes, & on croiroit que nous le ferions, par ressentiment de certains Portraits dont il a orné son Poëme *dell' arte rappresentativa*. Or c'est de ce Poëme, MONSIEUR, qu'il faut à present que je vous entretienne ; il est trop curieux en son genre, pour ne pas vous en exposer les beautez : comme vous ne sçavez point l'Italian, je prendrai la peine de vous en traduire quelques morceaux.

Ce Poëme est partagé en six Cha-

pitres, & est écrit, *in Terza rima* ;
come forma piu convenevole per tale
soggetto dit l'Auteur ; c'est-à-dire, qu'il
 est composé de stances de trois vers,
 parce que c'est la forme qui convient
 davantage à un pareil sujet. Voici com-
 me il commence.

Si io volessi cantar d'amori e d'armi,
 Di donne e cavalieri, o cosa tale ;
 Ad Apollo dovrei solo voltarmi.
 Ma come la mia vena è triviale,
 Ogni Musa mi basta, e rauca sia,
 Ch'io non pretendo già gloria immortale ;
 Han troppo a far Melpomene e Talia
 Affordate da tanti Postoni,
 Che le fanno trottar per ogni via.
 Io che tanto al di sotto son de i buoni,
 Non spero col favor di queste fante
 Che il mio nome di lauro si coroni.

» Si je voulois chanter les amours &
 » les combats, les dames & les cava-
 » liers, ou chose pareille, je devrois
 » avoir recours à Apollon. Mais com-
 » me ma veine est triviale, toute Muse,
 » même la plus enrouée, me suffit ;
 » car je ne prétens point acquerir une
 » gloire immortelle. Melpomene &

Dij

» Talie ont déjà trop d'affaires , étant
 » sans cesse étourdies par un tas de
 » mauvais Poètes , qui les font trotter
 » par toutes sortes de chemins. Pour
 » moi qui suis si au-dessous des bons
 » Poètes, je n'espère pas que ces Déeses
 » me favorisent , ni que mon nom se
 » couronne de laurier.

Ce début , comme vous voyez ,
 MONSIEUR , est d'une grande modestie.
 L'Auteur s'étend dans ce premier cha-
 pitre sur la nécessité de donner des pré-
 ceptes pour l'*Art de la représentation* :
 C'est une espece d'introduction aux
 chapitres suivans. Quoique M. Lelio
 soit Lombard , sa Poësie est peut-être
 digne d'un Toscan , & d'un Florentin.
 Le commencement du second chapitre
 est au moins très-agréable.

Chi le gambe biftorte e fatte in esse
 E la testa congiunta in un col petto ;
 E le due anche sgangherrate haveffe ,
 Se in onta di natura , e per dispetto
 Sciogliendo il ballo per lo suo mestiere ;
 Danzasse la corrente e il minuetto ,
 Non farebbe una cosa da vedere ,
 Per far che si scompisci una brigata

Non potendo le rifa contenere ?
 Così del Comediante : se adeguata
 Non aura la figura , non imprenda
 Un arte sì gentile e delicata.

» Si un homme qui auroit les jambes
 » tortues & faites comme une S , la
 » tête enfoncée dans la poitrine , & les
 » deux hanches disloquées , vouloit à la
 » honte & au mépris de la nature , choi-
 » sir la danse pour son métier , & dan-
 » ser la Courante , & le Menuet , ne
 » seroit-ce pas une chose curieuse , ca-
 » pable de faire * piffer toute une com-
 » pagnie à force de rire ? Il en est ainsi
 » du Comédien. S'il n'a pas une figure
 » convenable , il ne doit point s'adon-
 » ner à un art si joli & si délicat.

Dans ce second chapitre il s'agit des
 gestes du Comédien , & l'Auteur se
 mocque avec raison de ces Acteurs qui
 remuent trop leurs bras , qui donnent
 trop d'action à leurs pieds , à leur tête,
 & à tout leur corps , qui sont outrez &
 affectez , & qui ont fait l'apprentissage

* Noble imitation de ce vers de l'Art Poërique
 d'Horace. *Spectatum admitti risum teneatis amici*

de leur métier devant un miroir , au lieu de consulter le bon sens , & d'étudier la nature seule. Ici nôtre Poète s'éleve , & apostrophe ainsi la nature, pour la prier de lui enseigner des remedes pour guerir les Comédiens affectez.

O Natura maestria , Tu che infondi
 Quel vero che si cerca , & s'ha inse stesso,
 Di cui si avari siamo e si fecondi :
 Deh tu m'inspira ! si che pur concesso
 Siami d'additar l'arte del moto ;
 T'en priego le man giunte , unil , dimesso.
 Che per la grazia appicherotti in voto
 E di gambe e di braccia una caterva :
 Ben degne oblazion di un cor devoto.
 Il nume che ben fá quanto in me ferva
 Desio d'esser Chirurgo Teatrale ,
 Balsamo appresta , che a tal morbo ferva.
 E con alta pietà , santa , immortale
 Sento a l'udito rissuonar la voce ,
 Che qui rapporto , come e quale.
 A color cui tal peste affige e cuoce ,
 Dirai , che prima di mostrare il naso
 Faccino il segno de la Santa Croce.
 Poi ciaschedun di lor siassi persuato
 Che di braccia e di gambe affatto è privo,
 E andrà lor fama dal'orto al occaso,
 O Santo Oracol , pio , confortativo !
 Delle divine , benche oscure note
 Parmi capirne il senso vero e vivo ;

Io l'interprete sono, io il Sacerdote,
 Ascoltate mi voi -- ma qual rumore
 Sento ? mi chiama ogn'un pianta Carote.
 E gridan pietre al gran Riformatore
 Che delli quattro membri principali
 Vuol mutilare il Comico : Ah l'Orrore

» O puissante nature, toi qui nous
 » reveles ce vrai qu'on cherche, & qui
 » se tient caché, dont nous sommes si
 » avares, & si prodigues. Inspire moi, je
 » t'en prie humblement & à mains join-
 » tes, afin que je puisse montrer au doigt
 » l'art du mouvement. Par reconnoissan-
 » ce je pendrai devant ton Autel une
 » quantité de bras & de jambes, pour
 » marquer ma devotion. Déjà la Déesse
 » qui sçait combien je brûle du desir de
 » devenir un Chirurgien Théâtral, me
 » prepare un Baume capable de guérir
 » la maladie dont il s'agit. J'entends
 » une voix sainte & immortelle réson-
 » ner à mon oreille, & voici précisé-
 » ment ce qu'elle m'annonce. Ceux
 » qui ont cette maladie, me dit-elle,
 » doivent avant que de montrer leur
 » nez sur le Théâtre, faire le signe de

„ la Croix , & ensuite ils doivent se per-
 „ suader qu'ils n'ont ni bras ni jambes :
 „ & alors leur renommée volera de
 „ l'orient à l'occident. O sacré Oracle,
 „ Oracle pieux & confortatif ! Je crois
 „ deviner le sens de tes paroles myste-
 „ rieuses. Je suis le Prêtre de la Déesse:
 „ Je suis son interprète , écoutez-moi.
 „ Mais quel bruit entens-je ? Chacun
 „ m'appelle * planteur de carottes. On
 „ crie haro contre le grand Réforma-
 „ teur qui veut mutiler ainsi le Comé-
 „ dien , & le priver de ses quatre prin-
 „ cipaux membres. Ah ! quelle hor-
 „ reur !

L'Auteur prétend qu'un Comédien
 doit oublier tous ses membres , & sur
 tout ses bras , ses jambes , & même sa
 tête (*e forse la testa*) & ne songer qu'à
 se remplir l'esprit du caractère qu'il re-
 présente ; en sorte que s'il représente
 Béalzebut , il devienne en quelque sorte
 Béalzebut lui-même. C'est par où il ter-
 mine son second chapitre , & ce qui lui

* C'est-à-dire Hableur.

donne

donne lieu de commencer ainsi le troisième.

Parmi vedere un Comico sensato
 Nel leggere i passati ultimi versi
 Restar pensoso e tutto rabuffato ;
 E non potendo in fine contenersi
 Esclamare : Costui vuol che si vesta
 L'alma di sensi impossibili a averli.
 Che amore, o sdegno, o gelosia molesta
 Si senta aprovo, ma che il diavol anco
 Debba sentirsi, non puo intrarmi in testa.
 Di sensi & d'arte intieramente io manco
 Per contrafare lo spirito immondo
 Qual'or ne opprime il petto, o stringe il fianco:
 Se dovessi imitare il furibondo
 Achille, passa ancor ; ma Saranasso !
 Costui mi crede troppo grosso e tondo.

» Il me semble voir un Comédien
 » sensé, qui en lisant ces derniers vers,
 » demeure pensif & chagrin : ne pouvant
 » à la fin se contenir, il s'écrie,
 » cet homme veut que nôtre ame se
 » remplisse de sentimens qu'il est impossible
 » d'avoir. Je veux bien qu'un
 » Acteur sente l'amour, le dépit, la jalousie ;
 » mais qu'il faille encore sentir
 » le Diable, (& se faire Belzebut)

E

33 c'est ce qui ne me peut entrer dans la
 33 tête. Je n'ai ni les talens , ni l'art ne-
 33 cessaire, pour contrefaire l'Esprit im-
 33 monde , lorsqu'il possède quelqu'un ,
 33 qu'il lui accable la poitrine , ou qu'il
 33 lui ferre le côté. Si je devois imiter
 33 le furieux Achille, passe : mais imiter
 33 Satan ! Cet homme me prend assu-
 33 rément pour un nigaud , & un im-
 33 becile.

C'est, MONSIEUR , dans ce troi-
 sième chapitre qu'il a plû à l'Auteur de
 placer un portrait satirique , dont il est
 aisé de connoître l'objet.

*Fallo maggior farebbe, se vilmente
 Per cercar la natura, discendessi
 A gli atti usati da la bassa gente:
 D'esempi manifesti e chiaro espressi
 Mi servirò, perche tu stesso il tocchi
 Col deto, e che ho ragione, mi confessi.
 Parlo a più saggi, e parlo anco a que'sciocchi
 Che il numero maggior fanno per tutto,
 E non temere già che v'infocchi.
 Veduto ho un Re da scena aver ridotto
 A se d'avante il tuo regal consiglio,
 Per scrutinare un grave calo e brutto.
 Si trattava il processo di tuo figlio
 E per voler la legge mantenere*

Era di morte universal bisbiglio.
 Su le ginocchia il Re, stando a sedere;
 I gomiti appoggiava, e le mascelle
 In fra le mani si vedea tenere.
 A me pareva in buonafè, di quelle
 Pagode, che ci vengon da la China;
 Non di terra, ma in carne, in ossa, e pelle;
 Per qual effetto fè la sua dottrina?
 Ridevano i piu savi, e gli ignoranti
 Ammiravano: Oh razza berretina!
 Ma qui non ci fermiam, tiriamo avanti,
 E mi si accordi un altro esempietto
 Di questi Rè piu piccoli de i fanti.
 Un Monarca sedendo di rimpetto
 De suoi magnati, e con aurato manto
 Tutto spirante maestà e rispetto:
 Riceve Ambasciator, che vien dal Xanto
 E con le gambe incrocicchiate ascolta
 Quell'oratore, roscando il guanto.
 Sentiva susurrar la turba stolta
 Tutti gridando: Qual natura è questa!
 Io così feci, ed io piu d'una volta.
 E una natura, animali da Cesta,
 Di voi degna, e che a voi ben si appartiene;
 Che non avete un gran di sale in testa.

„ Ce seroit une plus grande faute,
 „ si en vûë de chercher la nature, vous
 „ vous abaissiez indignement à copier
 „ les manieres du petit peuple. Je me
 „ servirai ici d'exemples manifestes,
 Eij

55 sans aucune enveloppe, afin que vous
 56 puissiez toucher la chose au doigt,
 57 & que vous avouiez que j'ai rai-
 58 son. Je parle aux sages, & je parle
 59 aussi aux fots, dont le nombre est le
 60 plus grand ; ne craignez point que
 61 je vous impose.

62 J'ai vû sur la scène un Roi assem-
 63 bler son Conseil, pour examiner
 64 une cause importante : il s'agissoit
 65 de faire le procès à son fils, & pour
 66 observer la Loi, on parloit de le faire
 67 mourir. Le Roi qui étoit assis, ap-
 68 puïoit ses coudes sur ses genoux, &
 69 paroïssoit tenir ses deux jouës entre
 70 ses deux mains. En verité je m'ima-
 71 ginois voir une de ces Pagodes qui
 72 nous viennent de la Chine ; c'étoit
 73 une vraie Pagode en chair & en os.
 74 Quel effet produisit l'habilité de cet
 75 Acteur ? Les personnes éclairées
 76 rioient ; mais les ignorans étoient en
 77 admiration : O race calotine ? "

78 Mais ne nous arrêtons pas là,
 79 avançons. Accordez moi encore un
 80 petit exemple de ces Rois de Théâtre

„ qui se font plus petits que des valets!
 „ Un Monarque est assis vis-à-vis les
 „ Grands de la Cour, couvert d'un man-
 „ teau magnifique, aiant un air ma-
 „ jestueux qui imprime le respect; ce
 „ Monarque reçoit un Ambassadeur,
 „ & tandis qu'il écouste sa harangue,
 „ il tient ses jambes croisées, & s'amuse
 „ à mordre son gant. J'entendois des
 „ fots s'écrier, que cela est naturel!
 „ Voilà ce que nous faisons tous les
 „ jours. Animaux de panier, * c'est-là
 „ une nature digne de vous, & qui ne
 „ convient qu'à vous, qui n'avez pas
 „ un grain de sel dans la tête.

On ne peut douter qu'il ne s'agisse
 ici de M. Baron, qui dans la célèbre
 Tragédie d'*Inés de Castro* jouoit le rôle
 d'Alphonse, & qui pour exprimer la
 douleur profonde que lui cauait la dés-
 obéissance de son fils D. Pedre, & sa re-
 volte, prenoit une attitude semblable
 à celle que M. Lelio censure ici. Il sup-
 pose que cette attitude est indécente,
 & n'est pratiquée que par les gens de

* C'est-à-dire Bêtes ou Imbeciles.

basse condition. En verité c'est dommage que la plupart des Princes n'aient pas esté élevez par nôtre Italien, il leur auroit appris les bonnes attitudes & les postures décentes, & il n'auroit pas manqué de leur bien recommander de n'apuyer jamais leurs coudes sur leurs genoux. Vous ressemblez alors à une Pagode de la Chine, leur auroit-il dit, & il est honteux à un Prince d'imiter la posture d'une Idole. Y-a-t'il en effet, je ne dis pas un Prince, mais un homme de quelque qualité, qui ne doive rougir de blesser toutes les bienféances, en appuiant bassement ses coudes sur ses genoux? cela n'appartient qu'au vil peuple. Si vous m'en demandez la raison philosophique (car les bienféances sont toujours fondées sur quelque principe de morale) je vous répond avec M. Lelio que cela fait ressembler aux Pagodes : c'en est assez pour fuir cette vilaine posture. Assurément on a lieu d'attendre de lui un second Tome de *la Civilité Françoisse* tiré du Code de la Civilité Italienne; il ne manquera pas

d'y recommander de ne point croiser ses jambes, & de ne point mordre ses gands. Ces minuties sont plus importantes, qu'on ne croit. Mais comment M. Baron cet illustre Comédien, ce Roscius de nôtre siècle, a-t'il pû oublier en cette occasion la noblesse ordinaire de ses gestes, & devenir la risée des sages ? Que répondra sur ce fait la *race calce-tine* de ses *fots* admirateurs ?

Considérez je vous prie, MONSIEUR, combien il y a d'art & d'esprit dans cette peinture satirique que fait nôtre Auteur, avec qu'elle délicatesse il plaifante & combien cela lui sied. Plein de mépris pour tous les Acteurs du Théâtre François, dont aucun assurément ne possède les graces, le bon air, la belle voix, les gestes nobles de M. Lelio, il ne s'amuse point à critiquer ceux d'entr'eux, à qui la nature n'a donné qu'un talent mediocre. C'est le plus ancien & le plus celebre des Comédiens François, qu'il juge à propos d'attaquer. Mais ne croions point qu'il ait eû en vûe de le rabaisser ; il est trop prudent,

trop politique , trop éclairé , pour avoir conçu ce dessein : il n'a prétendu que l'instruire. Voilà donc le fameux Baron à l'école de M. Lelio. Mais je crains bien qu'il ne profite point de ses leçons, & qu'il ne les reçoive , que comme un vieux Général d'Armée couvert de gloire recevrait les leçons d'un Capitaine de Hussarts , sur l'art des Campemens & des Siéges.

M. Lelio , dont le goût n'est pas corrompu comme le nôtre , nous apprend ensuite qu'il y a une grande différence entre la Comédie & la Tragédie, & que celle-ci exige bien moins d'indulgence.

Ne la Commedia ogni fiore si annasa;
 Ma la Tragedia è Dama di riguardo
 E sol di maestade è piena e invasa.
 In quella non è critico lo sguardo
 Siccome in questa , e se qualc'un ti loda,
 Non spiegar di vittoria lo stendardo.
 Son gli applausi bugiardi, e non è sòda
 La gloria , che t'imputa il popolaccio,
 Che tal'or prende il capo per la coda.

» Dans la Comédie toute fleur est
 » bonne à sentir. Mais la Tragédie est

» une dame respectable & pleine de
 » majesté. On ne regarde pas l'une
 » avec des yeux aussi critiques que l'au-
 » tre : si quelqu'un vous louë, vous
 » ne devez pas pour cela déployer l'é-
 » tendart de la victoire. Rien n'est plus
 » trompeur que les applaudissemens ; il
 » ne faut pas regarder comme quelque
 » chose de solide, le suffrage d'un Peu-
 » ple grossier, qui prend souvent la tête
 » pour la queue.

Voilà ce qui s'appelle de belles ma-
 ximes, écrites dans le goût de l'Art
 Poétique d'Horace & de Despreaux.

Tu puoi ne la Commedia dimostrar mi
 Le piu cittadinesche basse forme,
 E fino il Ciabatino effigiar mi.

» Vous pouvez dans la Comédie
 » m'exposer les manieres les plus bas-
 » ses de la bourgeoisie, & represen-
 » ter même un Savetier.

Nous n'avons point encore vû de
 Savetier sur le Théâtre. Il seroit digne
 de M. Lelio d'en faire paroître sur le

rien. Ce seroit une chose curieuse de le voir jouer ce rôle.

Il faut avouer que le portrait qu'il fait dans son quatrième chapitre des anciens Pantomimes est un morceau digne d'éloge. La comparaison qu'il fait ensuite de ces habiles Histrions avec les Comédiens d'aujourd'hui, est des plus plaisantes.

Oh ben degni d'illustre eterno onore !

Da, Comici si ascolta oggi, e si tocca

Et non mostran sentir gioia e dolore.

Forse in costoro è sì languida e sì sciocca

Madre natura, che per animarli

Non bastin occhi, mani, orecchie, e bocca ?

S'io potessi, vorrei tutti castrarli

Perche di lor finisse la razza,

O per Comici almeno sbattezzarli.

» O que les anciens Pantomimes sont
 » dignes de gloire ! Nos Comédiens
 » modernes ont l'avantage de parler,
 » & cependant ils ne peuvent exprimer
 » ni la joie ni la tristesse. La nature est
 » si languissante & si imbecile en eux,
 » que pour les animer, les yeux, les
 » mains, les oreilles, la bouche ne

» suffilient point. Si je le pouvois , je
 » voudrois les rendre tous Eunuques,
 » afin d'en éteindre la race , ou au
 » moins je voudrois les dégrader , &
 » leur ôter le nom de Comédiens.

Le zele de M. Lelio est un peu vif.
 Il nous menace de nous faire un plus
 mauvais parti qu'on ne faisoit il y a
 quelque tems aux Soldats deserteurs ,
 auxquels on coupoit le nez. Cela est un
 peu trop severe. Et nos Comédiennes ?
 Il n'en parle point : Que deviendront-
 elles ? Comment punir leurs fautes ?
 On croit que la peine qu'on nous im-
 pose suffit.

Après avoir parlé du geste dans le
 quatrième chapitre , l'Auteur traite
 dans le cinquième ce qui regarde la
 voix de l'Acteur , & débute ainsi :

Natura che formato ha il Papagallo
 Pinto di varie sorti di colori ,
 Che il fan si vago , è poi caduta in fallo.
 Non armonica voce , e non sonori
 Tuoni gli diede per farlo gradito ,
 Ma un continuato suon d'aspri stridori :
 Che se l'Uomo sagace ed avvertito
 Non gli insegnasse l'umana favella

Da le gran cotti restaria sbandito.
Coi del Comedia:tc. &c.

» La nature , en ornant le Perroquet
» de diverses couleurs , qui le rendent
» si vain , a fait une faute. Elle ne lui a
» point donné une voix harmonieuse,
» ni des tons sonores , pour le rendre
» agréable , mais un cri rude & aigu :
» enforte que si la sagacité & l'indus-
» trie de l'homme ne lui enseignoit pas
» à parler comme lui , il resteroit ban-
» ni des grandes Cours. Il en est ainsi
» du Comédien , &c.

Admirez , MONSIEUR , la jolie com-
paraison d'un Comédien à un Perro-
quet. Mais ce qui vous étonnera bien
plus , est la maniere dont l'Auteur parle
de la déclamation des François. Selon
lui , les Allemans , les Espagnols , les
Italiens , & sur tout les Anglois , imitent
le naturel.

*Il naturale sogliono imitare
I Tedeschi , I Spagnuoli , gli Italiani ,
E più gli Inglesi nel rappresentare.*

Mais les François , en déclamant ,

scandent les vers, & chantent. Ce mauvais goût, dit-il, qui regnoit autrefois en Italie, s'est conservé en France.

In Francia si conserva , e de gli astanti
La maggior parte è tuttavia corrotta
Al par de melodiosi recitanti.

Il avouë néanmoins que Mademoiselle le Couvreur n'a point ce défaut.

La leggiadra *Couvreur* sola non trotta
Per quella strada, dove i suoi Compagni
Van di galoppo tutti quanti in fretta.

» La charmante Couvreur ne *trotte*
» point par ce chemin, où ses Com-
» pagnons courent au galop tous en-
» semble.

Se avviene ch'ella pianga , o che si lagni,
Senza quegli urli spaventosi loro
Ti muove sì, che in pianger l'accompagni.

» Si il arrive qu'elle pleure ou qu'elle
» se plaigne ; sans imiter leurs épou-
» ventables hurlemens, elle vous re-
» muë tellement que vous pleurez avec
» elle.

Voyez, MONSIEUR, comme on nous traite, nous autres pauvres Comédiens François. Sans Mademoiselle le Couvreur que seroit - ce que nôtre Troupe ? Nous hurlons, & nôtre déclamation donne à ceux qui l'entendent pour la première fois, la *migraine* & les *oreillons*, comme il paroît par ces trois vers.

Indi avvien que la lor declamazione
A chi nuovo la sente e l'assapora
Fa venir la migrania, il stranguiglione.

Ici l'Auteur après avoir marqué son mépris pour nous, se met à critiquer les Auteurs de nos Tragédies, & répète ce qu'il a déjà dit en François dans ses réflexions.

Abbiamo nel Istorico diario
Che i caratteri Greci ed i Romani
Aveano tra di lor del subcontrario.
Grandi eran questi, ma ad un tempo umani,
E non men grandi gli altri, ma feroci,
E'l vediamo chiaro ne' lor Capitani.
I magnanimi fatti, e i casi atroci
Son fra quelli li opposti, e sono tali
Che a Turchi farian far le mille croci.

» L'Histoire nous apprend que les
 » caractères Grecs & Romains étoient
 » différens. Ceux-ci étoient grands ;
 » mais en même-tems humains ; les
 » autres n'étoient pas moins grands ,
 » mais ils étoient féroces. C'est ce que
 » nous remarquons dans leurs Capi-
 » taines. Leurs exploits & les choses
 » qui se sont passées parmi eux, ont
 » quelque chose de si différent & de si
 » extraordinaire, qu'elles feroient faire
 » mille signes de croix à des Turcs.

Effectivement, Philippe, Alexandre le Grand, Miltiade, Themistocle, Cimon, Alcibiade, & tous les grands Capitaines de la Grèce, étoient des hommes grossiers & féroces. Au contraire les Romains, tels que Romulus, Brutus, Virginius, Manlius, Regulus, Coriolan, Camille, Scipion, Caton, étoient des hommes très-humains, très commodes, & très doux. On a crû jusqu'ici, qu'il n'y avoit rien de si féroce que les Romains dans le tems de la république. Et sous les Empereurs, qu'elles cruautés inouïes ! Cependant

M. Lelio veut qu'on peigne toujours les Romains avec un caractère doux & affable, & les Grecs qui étoient si polis, comme des hommes durs & cruels, qui n'avoient presque aucun sentiment d'humanité. Mais trouve-t'on dans l'Histoire Grecque, des Brutus & des Manlius qui font mourir leurs enfans? Ceux qui à Athenes subissoient la Loi de l'Ostracisme, venoient-ils, à la tête des ennemis, fondre sur leur Patrie ingrate pour se venger de ses injustices, comme Coriolan? Se tuoient-ils comme Caton? Faisoient-ils la guerre de Turc à Maure, comme Scipion le destructeur impitoyable de Carthage? Je suis Comédien & non sçavant, comme M. Lelio, grace au Ciel: mais j'ai lû un peu l'Histoire Grecque & Romaine; & c'en est peut-être encore trop pour un Comédien.

On a déjà répondu au reproche contenu dans le tercet suivant.

*E giocaresti l'ultimo quatrino,
Che Achille, Cinna, Augusto . a Mitridate
Son tutti nati sotto il Ciel latino.*

Vous

» Vous gageriez jusqu'à votre der-
 » nier sou, qu'Achille, Cinna, Auguste,
 » & Mithridate, sont tous nez sous le
 » Ciel Latin.

A nostri di non si cerca vestire
 Del proprio lor carectere i Francesi ;
 I Spagnuoli , & tanti altri per finire ?
 Or se a moderni siamo si cortesi ,
 Perche non esserlo a poveri Greci ,
 Più antichi molto , e di lontan paesi ?

» Aujourd'hui, lorsqu'on met sur le
 » Théâtre, les François, les Espagnols,
 » & les autres, ne tâche-t'on pas de
 » les peindre avec le caractère qui leur
 » est propre? Or si nous sommes si
 « obligeans à l'égard des modernes,
 » pourquoi ne le sommes nous pas à
 » l'égard des pauvres Grecs, beaucoup
 » plus anciens & d'un pais bien plus
 » éloigné?

Voici un précepte rare, par raport
 à la Comédie :

Si abbandoni gonfiezza, e sempre usiamo
 Nella Commedia un famigliar discorso,
 Si come usava il nostro Padre Adamo.

F.

» Dans la Comédie abandonnons
 » l'enfure, & servons-nous du discours
 » familier, tel que celui qu'emploïoit
 » nôtre Pere Adam.

Mais c'est à ce début du sixième
 chapitre ; que je vous prie de faire
 attention.

Cicerone, Demostene, e quei tanti
 Bravi Oratori del tempo passato
 Sapevan ben parlar, per tutti i santi :
 Ed i moderni ancor, che studiato
 La Dialectica s'han fin sopra l'osso
 Fan d'eloquerza non brutto apparato:
 Ma cerco in vano e ritrovar non posso
 Chi vanti del tacere il gran profitto
 E se ne parlan, non è ch' all'ingrosso:
 Il più che abbiamo è un specioso ditto
 Che passa per proverbio in fra le gente
 Ed è : che un bel tacer non fu mai scritto:
 Oh s' ei non fu mai scritto, ed io al presente
 Di scriverlo m'invoglio, e però invoco
 Arpocrate gran Dio sempre silente.

» Par tous les Saints : Ciceron, Dé-
 » mostene, & tous ces excellens Ora-
 » teurs du tems passé, sçavoient bien
 » parler ; & les modernes aussi, qui
 » aiant étudié la Dialectique, ont fait

» une bonne provision d'éloquence.
 » Mais je cherche en vain & je ne puis
 » trouver un homme qui me vante les
 » grands avantages du silence, & si on
 » en parle, ce n'est qu'en gros. Ce qu'on
 » en a dit de meilleur, est une sentence
 » remarquable, qui passe en proverbe:
 » sçavoir, qu'un beau silence ne fut
 » jamais écrit. Eh bien, si le silence n'a
 » point été écrit jusqu'ici, je veux moi
 » écrire sur le silence, & pour cela j'in-
 » voque Harpocrate, ce grand Dieu
 » qui se tait toujourn.

Il s'agit, comme vous voiez, MON-
 SIEUR, de prescrire la maniere dont
 un Comédien doit se comporter dans
 le Dialogue, lorsque l'Acteur avec qui
 il est sur la scène, parle. Je ne puis re-
 sister à la tentation de mettre sous vos
 yeux une partie de ce que nôtre Poëte
 Italien dit sur ce sujet. Je m' imagine que
 cela ne vous ennuiera point.

Tu credi Comediante, che sia un gioco
 Quando hai parlato il doverti tacere,
 Mentre il compagno dal gracchiar vien roco.
 Or io pretendo, e tel farò vedere.

F ij

Che mai non fosti in più grande imbarazzo
 D'alora che uditor dei comparere.
 In vederti stabilio e quasi impazzo
 Quando non parli, e che con gli occhi in giro
 Cerchi l'oggetto di qualche amorazzo,
 A cui di furto trasmetti un sospiro,
 O far saluti o soghagnar nascosto
 A Pietro, ed a Martino ti rimiro.
 Obliaffi il dovere, che t'ha imposto
 La ragione, il buon senso, la creanza,
 E per qual fine sei sul palco esposto?
 Vorrei sapere chi di fratellanza
 Ti diè il diritto fra tanti Signori
 Che radunati sono in questa stanza?
 Han bene a fare, che tu inchini, e onori
 Quel tal Marchese, o quella Signorina
 Che ti nutre d'affanni e batticuori.
 Ascoltami, e darotti una dottrina
 Che seben non è quella di Platone,
 Sarà per te a proposito e divina.
 Nel arte de la rappresentazione
 La prima delle regole è il supporre
 Che tu sei solo fra mille persone,
 E che l'Attore che teco discorre
 E il solo chi ti vede, e ch'egli solo
 I veri sensi tuoi deve raccorre.
 Chè qual-si-voglia povero omicciolo
 Che un Principe figura, dei trattarlo
 Da Prince, quando fosse un legnaivolo;

59 Crois-tu, Comédien, que lors que tu
 as parlé, ce soit un jeu de sçavoir te

» faire , tandis que ton Camarade s'en-
 » rouë à crier ? Moi , je prétend & je
 » te ferai voir , que tu ne fus jamais dans
 » un plus grand embarras , que dans le
 » tems même qu'il faut que tu écoutes.
 » Je te vois tranquille alors , avec un
 » air peu sensé , jouïr de la prunelle , &
 » jeter çà & là des yeux , qui cher-
 » chent l'objet de quelque amour gros-
 » sier ; tu lui fais un signe furtif pour
 » lui témoigner que tu soupïres pour
 » lui ; ou bien tu fais un salut & tu souris
 » à Pierre & à Martin. As-tu oublié le
 » devoir que t'impose la raison , le bon
 » sens , & l'emploi qui t'est confié ? Son-
 » ge-tu pourquoi tu es sur le Théâtre ?
 » Je voudrois bien sçavoir ce qui t'a
 » donné le droit d'être si familier au
 » milieu d'une assemblée si respectable ?
 » Ils ont bien à faire , que tu saluës ce
 » Marquis , ou cette jeune fille , qui est
 » la cause de ton martire ; écoute moi ,
 » je te donnerai un précepte , qui quoi-
 » qu'il ne soit pas du divin Platon , sera
 » pourtant un précepte utile & divin.
 » Dans l'art de la representation , la

» premiere de toutes les regles , est de
 » supposer que tu es seul au milieu de la
 » multitude qui t'environne , & que
 » l'Acteur qui est sur la scène avec toi
 » est le seul qui te voit & qui t'entend.
 » Quelque pauvre, quelque vil que soit
 » celui qui represente un Prince, tu dois
 » le traiter comme un vrai Prince, fut-il
 » un simple Bucheron. &c.

*Ho visto chi ascoltando per discorsò
 Cosa che di furor, gioia, o dispetto
 Potesse il core aver commosso o acceso,
 Per dinotare, al vivo, quanto affetto
 Siasi dal discorsò del vicino,
 Far moti da far rider Macometto.*

» J'en ai vû , qui tandis que leurs
 » camarades disoient des choses vives
 » & touchantes, les écouôtoient bien;
 » mais en même tems, pour exprimer
 » l'impression que le discours faisoit sur
 » eux, & combien ils en étoient émus,
 » faisoient des mouvemens & des
 » grimaces capables de faire rire
 » Mahomet.

Ces extraits suffiront peut-être MONSIEUR, pour vous donner une idée assés

juste du talent que M. Lelio a pour écrire, & du mérite de son Poëme. Cet ouvrage, après tout, marque un esprit cultivé, du génie, de l'érudition, de la fécondité. A l'égard de son ouvrage François, il est assés bien écrit pour l'ouvrage d'un étranger, & on y remarque peu de fautes contre la pureté de notre langue. On trouve en général dans l'Auteur un homme bien élevé, plein de lumieres & de sçavoir, qui non seulement a fait une étude sérieuse de son métier, mais qui a même beaucoup étudié la pratique du Théâtre. C'est dommage que le long séjour qu'il a fait en France, ne l'ait point guéri de plusieurs préjugés dont il est investi.

Au reste, si on l'en croit, ce n'est point par vanité, ni pour s'attirer des louanges, qu'il a publié son Livre. « Je suis (dit-il) assés éclairé sur mon compte pour m'en tenir à la petite réputation, de n'être pas tout à fait un mauvais Comédien. » Cela s'appelle parler de soi modestement, & faire voir qu'on n'est point avide de gloire.

C'est une grande sagesse, que de sçavoir
s'en tenir à sa *petite réputation*, & se
contenter ainsi de peu. J'ai l'honneur
d'être, MONSIEUR, &c.

A P P R O B A T I O N.

J'AY lu par ordre de Monseigneur le Garde
des Sceaux un Manuscrit intitulé : *Lettre d'un
Comédien François au sujet de l'Histoire du Théâtre
Italien par M. Riccoboni.* Fait à Paris ce vingt
Octobre mil sept cent vingt-huit.

Signé, G A L L Y O T.

P R I V I L E G E D U R O Y.

LOUIS par la grace de Dieu, Roi de France
& de Navarre; A nos amez & feaux Conseil-
lers les Gens tenant nos Cours de Parlement,
Maîtres des Requestes ordinaires de nostre Hôtel,
grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sene-
chaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos
Justiciers qu'il appartiendra; Salut. Notre bien
amée la Veuve Piffot Libraire à Paris, Nous ayant
fait suplier de lui accorder nos Lettres de Permis-
sion pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour
titre, *Lettre d'un Comédien François au sujet de
l'Histoire du Théâtre italien de Riccoboni*, Offrant
pour cet effet, de le faire imprimer en bon papier,
& beaux caractères, suivant la feuille imprimée
& attachée pour modèle sous le Contrescel des

Présentes. Nous lui avons permis, & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit Contrescel; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance: à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression de ce livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Règlemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou l'Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des présentes. Du contenu desquelles vous mandons, & enjoignons de faire jouir l'Exposant, ou ses ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie desdites présen-

es, qui sera imprimée tout al-
cement ou à la fin dudit livre, soit
comme à l'Original. Commançons
notre Huissier ou Sergent de faire po-
tion d'icelles tous Actes requis & n-
sans demander autre permission, & nonob-
clameur de haro, charte Normande, & lettres
contraires: Cartel est notre plaisir. Donné à
le dix-huitième jour du mois de Novembre: 1
de grace mil sept cens vingt-huit & de notre
le quatorzième. Par le Roi en son Conseil
DÉ S. HILAIRE.

*Registré sur le Registre VII. de la Chambre R.
des Imprimeurs & Libraires de Paris, N. 154.
213. conformément aux anciens Reglemens. confir-
par celui du 28. Fevrier 1723. A Paris le 24.
tembre 1728. Signé, COIGNARD, Sy*